

Cartographie de la mémoire

Cherche-Midi, de Catherine Clément, Stock, « Littérature française », 111 p.

Sylvie Boyer

Les auteurs de la cité : identité et urbanité

Number 182, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boyer, S. (2002). Cartographie de la mémoire / *Cherche-Midi*, de Catherine Clément, Stock, « Littérature française », 111 p. *Spirale*, (182), 44–45.

CARTOGRAPHIE DE LA MÉMOIRE

CHERCHE-MIDI de Catherine Clément
Stock, « Littérature française », 111 p.

QU'EN EST-IL des enfants de la Shoah ? Qu'en est-il des écrits de ceux qui, à l'approche de Primo Levi, Paul Celan ou Charlotte Delbo, n'ont pas vécu les camps ni les ghettos mais qui, à distance ou dans le temps, en ont subi les effets, en portent les traces et en gardent la mémoire ?

Le livre de Catherine Clément, *Cherche-Midi*, s'inscrit dans la filiation de ces écrits porteurs d'une « mémoire de la Shoah ». Connue en tant que romancière, philosophe, essayiste, journaliste, professeure, fonctionnaire et diplomate, Catherine Clément retrace, dans ce texte autobiographique, son parcours des plus divers, mais aussi les lieux de son enfance, lieux d'une mémoire hantée. Fille d'un père catholique et d'une mère juive, Catherine Clément est née en 1939 à Paris, rue du Cherche-Midi. C'est à partir de ce lieu originare marqué d'un point de souffrance que l'autobiographe replonge dans la terreur des événements liés à l'arrestation et à la déportation à Auschwitz de ses grands-parents maternels, Juifs russes installés en France depuis 1905. Sa mère, Rivka, échappa à la mort grâce à un agent de renseignement allemand, ami de la famille, qui, chaque fois qu'elle fut dénoncée, la prévint afin qu'elle puisse se cacher. Clément, alors toute petite fille, raconte que, sur le moment, elle n'a rien su. On l'expédia vite fait à la campagne, baptisée, sous bonne garde. Ce n'est que beaucoup plus tard que sa mère lui apprend l'histoire de cet Allemand qui, maintes fois, lui sauva la vie : « Rivka attendit d'avoir quatre-vingts ans pour me raconter l'histoire de son Juste. Cinquante ans pour surmonter le choc de la germanité. Cinquante années pour oublier qu'il était allemand, obéissant aux ordres qui gazèrent Georges et Sipa, son père et sa mère, dénoncés dans le Lot, à la fin de la guerre. »

Si chaque parcelle de mémoire subjective se greffe nécessairement à une mémoire collective et en tisse la trame, le livre de Catherine Clément ne se veut pas de prime abord « témoignage ». S'il rend compte de l'héritage fait d'angoisse d'une génération dépossédée du droit d'être, d'une génération « survivante », cet ouvrage rend compte avant tout d'une démarche personnelle de travail de deuil. Aucune autoréflexion n'est posée sur les motifs et les buts de cette entreprise d'écriture. On n'y retrouve que faits et souvenirs jetés en vrac en un seul et même jet, sans chapitre aucun, comme en un seul et long cri. L'écriture souvent haletante, nerveuse et essoufflée traduit une mémoire trépassante, affolée. Qu'on lise, par exemple, cet ex-

trait dans lequel est relaté le souvenir lointain des bruits des bombardements et de la sirène de l'alarme qui hulule l'urgence de se cacher : « Je commence en douceur je m'enfle je me gonfle j'appelle les humains à se cacher, terreux, je descends je me cache et puis je recommence je déploie je m'envole je hurle ! Je me calme. J'arrête. Ils sont partis. Personne. Plus besoin de chercher, il est midi. » Midi, instant d'arrêt au cours duquel il s'agit peut-être de hurler en silence comme en un rêve figé l'impossible à dire d'un être marqué d'un vide à vivre, avant que bascule à nouveau la course du temps.

Lieux et non-lieux de la mémoire

« Pendant plus de soixante ans, je l'ai abandonné, j'y suis revenue, je l'ai fui, retrouvé, et j'en suis repartie si loin, et si souvent, que j'en ai le tournis [...] Après toutes ces années d'absence, allées, venues, m'y voici pour de vrai. » La rue du Cherche-Midi, ce lieu qu'elle a habité et qui l'habite tel le fantôme d'un château, Catherine Clément ne cesse de l'arpenter, un peu à l'image du personnage de Kafka, l'arpenteur K. du château. Ce lieu revêt les traits d'un être à la fois chéri et détesté, sans cesse quitté, sans cesse retrouvé. Dans ce livre, on revient « au » Cherche-Midi comme on revient au bercail, dans sa famille, dans sa maison. Il s'agit ici, pour l'auteure, d'y revenir une fois pour toutes, pour de vrai, dans un ultime affrontement, afin d'en exorciser les démons, sorte de *dibbuk* qui, dans le folklore juif, possède l'âme de celui qu'il habite.

L'hôtel *Lutétia* constitue un autre lieu fortement marqué dans la mémoire d'enfance. Les rescapés, à la fin de la guerre, revenaient par la gare d'Orsay et étaient accueillis à cet hôtel. Des semaines et des mois durant, Rivka se rendit avec sa fille à l'hôtel *Lutétia* attendre en vain ses parents. À cette attente s'ajoute et s'entrecroise pour Rivka l'attente d'un nouvel enfant. Lieu de l'attente, donc, ce lieu est aussi celui du non-savoir. Longtemps, explique l'auteure, elle ne sut pourquoi la nausée ressentie au bas des marches, chaque fois qu'elle y retourna, beaucoup plus tard, ne se manifestait pas une fois à l'intérieur. Longtemps, écrit-elle, elle fut « amnésique de ces murs-là », jusqu'à ce que « l'ouverture de la crypte, si tard, fit craquer les jointures du crâne, mais à peine, presque rien. » C'est sa mère, encore une fois, qui lui apprit que les femmes enceintes n'avaient pas le droit d'entrer à l'intérieur de l'hôtel, à cause du typhus : « À l'extérieur, au bas des marches, Rivka attendait avec son ventre plein

et moi, accrochée à sa main. Donc, nous ne sommes pas entrées, et ils n'arrivèrent pas. » Derrière les barrières que délimite l'hôtel *Lutétia* se trouvent le « rien », l'absence, le vide, le non-lieu de la mémoire. Cet endroit marque ainsi une sorte de frontière imaginaire derrière laquelle se tiendrait, tranquille et silencieux, le Styx.

De cette cartographie dressée et dessinée à grands traits, du Cherche-Midi à l'hôtel *Lutétia* et de l'hôtel *Lutétia* au Cherche-Midi, Catherine Clément s'est employée de toutes ses forces à en transgresser les frontières. Pour fuir, pour oublier, et ce, malgré son horreur de partir, « puisqu'on peut n'en pas revenir », elle voyagea durant plus de douze ans, entre autres en Inde et au Sénégal. L'antisémitisme rencontré à plusieurs reprises, ou encore les images de l'Holocauste qui, même en gardant les yeux bien fermés, lui parviennent tout de même, font en sorte que, bien sûr, même à l'étranger, « pas moyen d'y couper ». Des projections solennelles des films *La liste de Schindler* et de *La vie est belle*, à la visite officielle au musée d'Auschwitz, en passant par les images à la télévision qui échappent à la vigilance, l'auteure crie l'impossibilité dans laquelle elle se trouve de pouvoir supporter ces images, ces commémorations pourtant nécessaires. Pas moyen d'y couper, le Cherche-Midi revient au galop, même dans le hors-lieu que constitue l'état d'apatride.

Legs d'étranges herbes amères

La mémoire d'enfance et ses saignées s'incrustent aussi dans le corps. *Cherche-Midi* met en scène la question de la transmission parentérale — pour reprendre l'expression d'Anne-Lise Stern — d'une souffrance indicible « injonctée dans le cœur même du corps ». (Anne-Lise Stern, « Sois déporté... et témoigne ! Psychanalyser, témoigner : double-blind ? » in *La Shoah. Témoignages, savoirs, œuvres*, sous la direction d'Annette Wieviorka et Claude Mouchard.) Jusqu'à l'âge de douze ans, l'enfant né dans la disparition de ses grands-parents « étouffa » : « L'asthme tenait son souffle et ne le lâchait pas. On lui transfusa du sang de Rivka [...] La seule thérapeutique restait la cigarette d'eucalyptus roulé qu'on lui fumait au nez. Herbes amères ! Pour sauver mon bébé de frère de l'asphyxie, il fallait l'enfumer. » Véritable signifiant corporel, l'asphyxie de l'enfant semble dire l'indicible du Zyklon B, l'indicible des chambres à gaz où suffoquèrent Georges et Sipa. Tel également un transfert identificatoire, pourrait-on dire, Catherine Clément raconte que



Paris de Clara Gutsche, 2000

DR

lorsque son frère fut sorti de l'asthme, (comme s'il était sorti d'un château hanté), ce fut son tour : « Je devins asthmatique, comme par un fait exprès. Nos souffles s'échangèrent et s'échangèrent toujours. [...] Le souvenir du souffle coupé persiste. Au Cherche-Midi, on a la mémoire accrochée aux poumons. [...] un murmure de bronches siffle dans la poitrine la chanson de Sipa sur son dernier chemin [...] La honte de respirer encore quand elle étouffe! »

Cette identification mortifère, ce poids de la culpabilité et de la honte témoigne de l'incapacité de la mère à effectuer le travail du deuil. La grossesse de Rivka ne traduit-elle pas un vide qu'il s'agissait de combler aussitôt? Lorsque Catherine Clément revint du camp d'Auschwitz pour la première fois, en 1972, sa mère s'en trouva mieux, soutient-elle : « Je devins préposée au cimetière de Georges et de Sipa. » L'héritage des herbes amères est l'héritage du travail du deuil de la mère. Avant que sa fille se rende à Auschwitz, Rivka lui remet deux bouquets d'immortelles qu'elle posera au pied d'une urne, d'un geste mécanique, sans possibilité de larmes, en un mouvement de pétrification. Cette première visite à Auschwitz, ce passage de l'autre côté des barrières de l'hôtel *Lutétia*, au véritable lieu

d'origine, marque pour Catherine Clément une brisure. Elle en ressort — sans en ressortir vraiment — incapable de parler, muette, figée. Retour, donc, au Cherche-Midi où une psychanalyste la prend en urgence : « La géographie du divan glorifiait le Cherche-Midi. Où, je vous le demande, une psychanalyste aurait-elle pu loger, sinon au Cherche-Midi? » La fois suivante, au cimetière d'Auschwitz, elle eut des larmes en réserve, les choses étaient en ordre : « En posant les immortelles de Rivka, j'avais perdu le sens. Douze ans plus tard, je le retrouvai où je l'avais posé. Quand je rapportai le sens à Rivka, elle s'en empara sans un mot. La traîtresse! Elle m'avait délégué les herbes amères. » Comment, en effet, déposer des fleurs et des larmes lorsqu'il n'y a ni tombe, ni sépulture, lorsque, précisément, il n'y a pas de lieu, hormis le « rien » et le non-sens? Comment faire le deuil sans cadavre? Le livre, à cet égard, ce livre, fait peut-être figure d'habillage, ou en tout cas, de monument à la mémoire des morts qui y sont célébrés, sorte de prière, de *kaddish*. Seul « lieu » dont il n'est jamais question, ce livre constitue bel et bien, en tout cas, un espace transitionnel qui opère une mise à distance de ces événements familiaux et subjectifs douloureux, permettant ainsi de les objectiver

hors de soi. « Jeter » la mémoire permet peut-être ainsi, finalement, de la lever, afin qu'elle ne soit plus, précisément, bloquée au Cherche-Midi.

Si la psychanalyse lui rendit une parole perdue, ou suspendue, dans le vide du non-sens, les herbes amères poussent et repoussent en tous lieux et en tout temps, telles des mauvaises herbes, jamais tout à fait arrachées. Au printemps 2001, alors que l'auteure se trouve en Allemagne pour y lire des extraits de sa prose, ses « murailles tombent ». Elle retourne en France où, peu de temps après, on l'hospitalise pour détresse respiratoire subite : « L'inconscient, il vaut mieux le savoir, est un sale con; un vandale, un musfle qui ne veut rien entendre, vous lui dites, ah mais pardon, c'est terminé, tout ça, et lui, le salopard, il vous fait chambre à gaz. Ah! Tu veux oublier, carcasse! Eh bien, crève! » Entre l'oubli et le trop-plein de mémoire, il s'agit de chercher un juste milieu. Voilà le véritable travail de deuil : « Il ferait beau voir que j'oublie. Non, non, tout est en ordre. Le passé est chez lui, il ne manquera plus que ça. [...] Plus besoin de chercher, il est midi. »

Sylvie Boyer